gions favorisées, si l'on peut dire, par leur présence » ; p. 40 : « Les auteurs ont, si j'ose dire, utilisé les *piscinae* pour fournir de l'eau à leur moulin » ; p. 87 : « visage du royaume » ; « portrait tracé à la pointe de la haine ». Beaucoup de fautes d'impression aussi : p. 41 : « fundi*b*us » ; p. 77 : « p*a*enae » ; p. 52, n. 207 : « intervention » pour « invention » ; p. 87 : de*r* Kaiser*s* ; p. 90 : della Societ*a* italian*e*).

Le lecteur érudit trouvera grand profit à utiliser cet ouvrage important, même s'il ne se sent pas tenu de partager chaque fois les jugements excessifs portés sur Victor. L'amertume était l'un des traits du caractère de Courtois. C'est aussi le fait de son triste destin, si l'on songe qu'un accident stupide vient de mettre un terme brutal à sa carrière, qui s'annonçait des plus brillantes au lendemain de la soutenance de ses thèses.

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Virgile, Géorgiques*, texte établi et traduit par E. de SAINT-DENIS : 1956, XLIII & 126 pages doubles.

L'édition de H. Goelzer était de 1926 ; après trente années, la voici remplacée, avec cette circonstance émouvante que le vénéré R. Durand aura été le réviseur de l'un et de l'autre éditeur.

L'introduction de Goelzer était surtout littéraire, celle de M. de Saint-Denis est essentiellement historique et analytique ; on appréciera en particulier ce qui est dit p. XXI et suiv. de la chronologie de la composition. Comme Goelzer, M. de Saint-Denis a cru bon de ne pas se contenter des quelques notes auxquelles laissent place les pauvres blancs de bas de page, et les notes complémentaires qui viennent à la suite du texte sont beaucoup plus abondantes que celles de l'ancienne édition. On ne s'étonnera pas que ces notes, étant donné la qualité du nouvel éditeur, soient pour une bonne part de caractère technique ; à cet égard, on les trouvera encore insuffisantes, et M. de Saint-Denis est le premier à le reconnaître ; elles ne représentent que « l'essentiel d'un commentaire plus abondant qui a été rédigé, mais qu'il a fallu condenser » (p. XLIII).

On n'attendra pas que je me livre au jeu enfantin de mettre en compétition les deux éditeurs pour leur attribuer des points ; tout au plus pourra-t-on remarquer que le nouveau traducteur, soucieux de technicité, substitue volontiers dans sa traduction au terme commun le vocable spécialisé, préférant « emblavures » à « semailles », « éteules » à « chaumes », « age » à « croc »... Je ne sais pas si parfois je n'irais pas plus loin que lui dans le sens de la précision : il est question çà et là de

amnes et de *riui*, qui sont traduits d'ordinaire par les termes communs « fleuves » et « ruisseaux » ; or, les « fleuves » d'Italie qui intéressent le cultivateur sont en général de bien modestes cours d'eau (cf. II, 110 ; III, 142), et les *riui* sont proprement des rigoles d'irrigation ; le terme *alta* traduit par « le large » quand il s'agit d'un cours d'eau (I, 142), me paraît s'appliquer plutôt aux « fonds » ; *arma*, rendu par « armes » (I, 160), a ici le sens plus général et ancien (cf. le Thesaurus) de « outils » ; je ne comprends pas bien (I, 175) comment la fumée peut « éprouver » la résistance du bois ; son rôle est proprement de l'envelopper, de l'explorer (explorat robora) pour le durcir. Peut-on (IV, 431) appeler « rosée » (sens très spécialisé en français) l'eau de mer jaillissante (le sens de *ros* est beaucoup plus large)? « Les buissons écartés » (II, 328) rend-il *auia uirgulta* (impénétrables)? Comment imaginer des vignobles dans « les gorges boisées » (II, 391 ; le *saltus* est défini de façon plus satisfaisante à II, 186)? Peut-on penser (III, 446) que le bélier se baigne dans un « gouffre » (le sens de *gurges* est moins particularisé)? Peut-on traduire *magnos montes* (II, 260) par « toute l'étendue des coteaux », et dire (III, 547) que l'oiseau laisse sa vie « sous les hauteurs de la nue » (*alta sub nube*)? Faut-il voir dans *spatiis exclusus iniquis* (IV, 147) « l'étroitesse de la carrière » plutôt que sa longueur limitée? Je demeure un peu interdit devant « le petit-lait gras » (III, 406), « la cornouille pierreuse » (II, 34 ; je pense qu'il s'agit de la dureté du bois : *lapidosa*, II, 447), devant le « dur coudrier » (II, 65 ; c'est justement un bois mou).

Je sais bien que Virgile n'est pas sans responsabilité pour les difficultés qu'on rencontre dans son texte : qu'est-ce que la jument pleine qui « franchit un chemin en sautant » (III, 141), que le cheval de course aspergé par l'écume de ceux *qui le suivent* (II, 111), que l'interdiction de mettre des écrevisses sur le feu à proximité des ruches (IV, 47), que le saut des vendangeurs « sur des outres graissées » (*per*, dit le texte II, 385)? Je ne suis pas éloigné de penser que le texte des *Géorgiques* est un des plus difficiles qui soient à comprendre comme à traduire ; il ne suffit pas pour y réussir d'être, comme M. de Saint-Denis le rappelle plaisamment (p. XL, n. 2), bon latiniste et bon agriculteur, pas non plus d'être quelque peu « poète-paysan ». Et j'appelle de mes vœux l'édition « savante » de cette œuvre, l'édition à la « Stanley Pease », dont celle de M. de Saint-Denis nous eût sans doute rapproché non médiocrement si les exigences de la collection ne lui eussent imposé leurs limites.

J. MAROUZEAU.

— Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XIII, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT : 1956, 122 pages en partie doubles.

La parution du livre XIII de l'*Histoire naturelle* vient heureusement

compléter celle du livre XII déjà édité par M. A. Ernout. Tous deux traitent des arbres exotiques. C'est dire les difficultés de l'entreprise dont les unes tiennent au sujet, car les flores orientales sont rares et leurs précisions scientifiques accessibles à peu de spécialistes, d'autres à Pline, qui se contente souvent de traduire, en les condensant parfois jusqu'à l'absurde, des auteurs dont l'œuvre a disparu. Des seize *auctores* latins cités à l'index, seul Sextius Niger est botaniste, et Sebosus a sans doute écrit sur l'Inde. Des quarante-deux grecs ne restent qu'Hérodote et Théophraste. Heureux quand nous en retrouvons un écho dans le texte latin ! Encore, pour la flore de la Perse et de l'Inde, Théophraste dépend-il des historiens et géographes de l'expédition d'Alexandre, et d'auteur en auteur la transmission des données botaniques s'est certainement dégradée (ainsi, au § 121, l'épine de Babylonie présentée comme un arbre est indéterminable).

Comme le montre bien M. A. Ernout dans son introduction, le concept d'arbres exotiques est fort vague chez Pline, qui tend plutôt à grouper ici les arbres d'Orient et d'Afrique dont il a trouvé mention dans ses sources, puisqu'il note, quand il le peut, que l'essence croît aussi en Italie (§ 116, pour le tamaris). Mais s'est-il jamais douté que la *coccygia* (le fustet, § 121) était l'arbre que, dans 16, 73, sous le nom de *cotinus*, il dit propre à l'Apennin? A-t-il vu que l'*apharce* du même paragraphe n'était autre que l'*unedo*, l'arbousier commun que l'on rencontre dans toute l'Italie? Il ne sait pas non plus que son *ostrya* (§ 117) est la *carpinus nigra* de Caton, *Agr.*, 31, 2 (dont il a repris le texte dans 16, 193, mais les manuscrits donnent *sappinus nigra*. Erreur de copistes, de réviseurs ou de Pline lui-même?).

M. A. Ernout, grâce à sa longue pratique de Pline, s'est tiré à merveille des embûches du texte. Il s'est tenu aux manuscrits essentiels, et à juste raison leur est resté fidèle. Ainsi, au § 39, la forme aberrante *chamaeropes* qu'il a conservée (voir commentaire) est garantie contre les éditeurs qui veulent corriger d'après le χαμαιρριφεῖς de Théophraste par le calabrais *cameropi*, *hameropi* « palmier nain ». Le commentaire est, pour la partie botanique, l'œuvre du docte chanoine P. Fournier, dont les notices sont toujours claires, même quand Pline ne l'est pas. M. Ernout donne la traduction des textes correspondants de Théophraste, comme il l'avait fait pour le livre XII. La comparaison permet de mieux comprendre et le texte de Pline et sa façon de travailler. Les notices historiques, techniques et philologiques (voir, par exemple, la discussion sur le texte du § 65 à la note 1 du commentaire, du § 69 à la note 4) seront précieuses. On saura gré en particulier, aux §§ 74-82, du commentaire sur la fabrication du papyrus, difficile faute de pouvoir comparer l'original grec (ajouter maintenant à la bibliographie A. Bataille, *Les papyrus*, P. U. F., 1955). Cette édition donnera satisfac-

tion aux spécialistes les plus exigeants, dans tous les domaines auxquels elle touche : botanique, histoire et philologie. Elle ne laisse au critique autre chose que de menues et rares remarques sur des points de détail vraiment techniques :

P. 39, § 64, *pomo mespili* « à fruit pareil à la nèfle ». Le passage étant emprunté à Théophraste, *mespilus* n'est pas le néflier, à feuille simple, mais le gr. μεσπίλη, nom de diverses épines-blanches d'Orient à feuilles multifides (*Crataegus tanacetifolia* Pers., *C. Orientalis* Pall., etc.). — P. 52, § 107, la traduction (ainsi que la disposition des notes) laisse croire que la fève égyptienne et le nélumbo sont deux plantes différentes. — P. 61, § 135, dans la traduction, corriger *prasos* en *prason*. — P. 68, § 5, n. 1, je n'ai rencontré aucun texte faisant mention d'essence de dictamne ; d'ailleurs dictamne et marjolaine sont des plantes distinctes. — P. 75, § 25, n. 1, je ne vois pas que, dans Théophraste, *Od.*, 32 et 67, il soit question d'addition de myrrhe au vin. Au contraire, comme dans 44 et *C. P.*, 6, 17, 1-2, Théophraste veut parler de la fabrication des parfums : on humectait la myrrhe de vin pour adoucir l'âcreté de son odeur. D'autre part, le vin myrrhé de la Vulgate, *Marc.*, 15, 23, n'est pas une agréable boisson, mais un breuvage narcotique destiné, chez les Juifs, à atténuer les souffrances des condamnés à mort (cf. W. Brandt, *Die Evangelische Geschichte u. der Ursprung des Christentums*, p. 177 ; Ch. Guignebert, *Jésus*, p. 590). — P. 80, § 41 (note de P. Fournier) : l'identification de Bagoas avec l'eunuque de ce nom du IVe siècle n'est pas sûre. On connaît un autre Bagoas d'origine perse, stratège sous Artaxerxès II et Darius II, gouverneur de Juda en 410 et 407 (cf. A. Lods, *Les prophètes d'Israël*, p. 223 ; 351-352) et qui a plus de chances d'être le nôtre, puisque Théophraste, *H. P.*, 2, 6, 7, parle de Bagoas l'ancien (Βαγώου... τοῦ παλαιοῦ) et non de son contemporain. — P. 93, § 70, n. 4 (note de P. Fournier) : « On évalue, en effet, à 4 mètres les progrès du Delta faits depuis 3.000 ans » me paraît une erreur. A titre de comparaison, le Rhône avance de 1 mètre par an.

Les livres XII et XIII étaient les plus difficiles des livres de botanique. Pline y renvoie souvent dans les volumes suivants. Leurs éditeurs trouveront la voie frayée et une sûre méthode qui guidera leur tâche.

J. André.

Bibliotheca Teubneriana : Leipzig, Teubner.

— *Trogi Pompei fragmenta* collegit Otto Seel : 1956, XXIII + 208 pages.

Cette édition se pare d'un titre dont l'auteur reconnaît l'équivoque : *At non sit disceptatio uerborum : sint ista fragmenta aut non sint, appelles si mauis uestigia tantum, recordationes similitudinesque plus quam for-*

tuitas... (p. XI). La méthode en découle : aux *Prologues* des livres des *Histoires philippiques*, d'ordinaire publiés avec l'*Abrégé* de Justin, O. Seel a ajouté tous les passages d'auteurs anciens qui lui paraissaient déceler l'influence de Trogue-Pompée, se fondant le plus souvent sur une comparaison entre Justin et tel autre écrivain, connu ou anonyme, dont il juxtapose les lignes à celles de Justin (Frontin, Valère-Maxime, Quinte-Curce, etc..., sans oublier les scoliastes et les *Anecdota*). Ces confrontations perpétuelles exigent à tout instant de longues discussions, insérées dans le texte en italique. Mais le recueil ne s'en tient pas aux *Histoires philippiques* : après les *Testimonia* sur Trogue-Pompée et avant les *Histoires* figurent les fragments, moins connus, du *De animalibus*, accompagnés des textes parallèles grecs et latins (Aristote, Strabon, Pline, etc...). Dans l'ensemble de plus de deux cents pages, y compris les deux *Indices*, la part de Trogue-Pompée semblera mince ; l'auteur a préféré, dit-il, imiter les chercheurs d'or qui fouissent beaucoup pour recueillir une paillette (p. XV). Mais l'édition nouvelle de Justin que prépare Otto Seel sera allégée des *Prologues*, à la différence de celle de 1935, et, de toute façon, depuis les travaux anciens de Frotscher (Leipzig, 1827) et de Bielowski (Lwow, 1853), le second surtout grevé d'erreurs, une synthèse moderne s'imposait pour laquelle O. Seel était particulièrement qualifié. Quelques réserves que provoquent la méthode adoptée et le caractère hautement conjectural de nombreux rapprochements (c'est l'opinion de M. Seel lui-même, cf. p. 135 d, à propos de Denys le Tyran), il était temps que l'on s'efforçât, comme notre collègue M. Rambaud l'a heureusement tenté (*Salluste et Trogue-Pompée*, *R. É. L.*, XVI (1948), p. 171-189), de dégager la physionomie d'un écrivain que sa naissance et son hérédité gauloises n'ont pas empêché de s'élever au premier plan de l'histoire antique et universelle.

A. HAURY.

Collana di testi critici latini : Roma, Signorelli.

— Vol. III : *L. Annaei Senecae Agamemnona* edidit et commentario instruxit R. GIOMINI : 218 pages, 2.000 lires.

Cette édition commentée de l'*Agamemnon* obéit aux mêmes normes que celle de *Phèdre*, qui l'a précédée de peu : même division en actes, apparat très réduit, notes extrêmement abondantes, appendice métrique. Une courte introduction est consacrée surtout à l'histoire littéraire de la légende et au problème des sources utilisées par Sénèque (avec bon sens, M. Giomini conclut à la pluralité des sources ; p. 20 et suiv., intéressante controverse avec M. Lana, sur les raisons qu'eut Sénèque d'aborder le genre tragique). Les notes de M. Giomini ne visent pas à cacher les défauts de la tragédie, mais elles réagissent avec bonheur

contre une attitude de mépris trop généralisée et injustifiable : M. Giomini n'hésite pas à souligner l'admirable qualité de certains vers (par exemple, v. 1025-1032). Dans l'ensemble, le commentaire, un peu rapide sur les faits de langue, est tout à fait intéressant ; même lorsqu'il appelle la contradiction, il mérite d'être étudié de près. Ces annotations à caractère littéraire — l'auteur ne rougit pas d'avoir une opinion à lui — me paraissent préférables à des accumulations impersonnelles de fiches.

H. BARDON.

Scrittori latini commentati : Torino, Paravia.

— Enrica MALCOVATI, *C. Sallusti Crispi De Catilinae coniuratione* : 3e éd., s. d., XV + 185 pages, 600 lires.

— *C. Sallusti Crispi Bellum Iugurthinum* : 3e éd., s. d., XV + 244 pages, 760 lires.

Ces livres nous sont présentés comme des ouvrages scolaires. Heureux les professeurs italiens si vraiment, dans le cours d'une année scolaire, ils peuvent entraîner leurs élèves à lire tout un volume comme ceux-ci ! Texte complet d'après les éditions de MM. Ernout et Kurfess, commentaire abondant, surtout pour le *Catilina*, et qui tient compte assez des travaux récents. On appréciera, en particulier, de fréquents rapprochements avec Caton l'Ancien. Ils s'imposaient et nul ne pouvait mieux les montrer que l'érudite éditrice des *Oratorum Romanorum Fragmenta*.

Notre collègue cisalpine me permettra-t-elle quelques remarques qui ne sauraient passer pour des critiques, mais seulement pour la constatation de différences entre les usages? La préface, identique en tête de chaque volume, est très littéraire ; elle expose éloquemment l'orientation moralisatrice de l'œuvre et les tendances de l'historien. Dans nos lycées, on attendrait davantage de précisions, des dates par exemple, et un exposé chronologique de la guerre contre Jugurtha avec, qui sait? des tableaux synoptiques ou de petits dessins pour replacer l'œuvre à un moment et dans un milieu. Plus sérieusement, on peut regretter que Mme Malcovati n'indique pas comment elle conçoit le plan et la composition des monographies sallustiennes, problème passionnant d'ailleurs et qui a fait l'objet de travaux récents. C'est là traiter ces éditions en ouvrages d'enseignement supérieur, mais ne sont-elles pas justement d'un niveau élevé par les qualités et par la richesse? Richesse qui donne à réfléchir. Le commentaire ne serait-il pas développé parfois pour lui-même plutôt que pour aider le lecteur à se mettre au cœur de l'œuvre et comme à la place de l'écrivain? Telle note sur l'aigle de Marius, sur Arpinum ou sur P. Rutilius Rufus est pleine d'intérêt ; dans quelle mesure se rapporte-t-elle au récit? Mais je sais d'autres commentaires qui

sont, plus encore que ceux-ci, centrifuges, et ce n'est pas le lieu de débattre si grande question. On s'étonnera de voir une édition scolaire sans illustrations. Nos élèves sont plus gâtés, peut-être aux deux sens du mot, car l'image dévore le texte. Au contraire, les jeunes latinistes romains n'ont pas besoin, je le suppose, d'un instantané du Forum à côté du chapitre XXIX du *Catilina* ni d'une photographie du Tullianum à côté du chapitre LV. Toutefois, n'auraient-ils pas besoin d'une carte d'Afrique dans le *Bellum Iugurthinum*? Rappelons, au passage, que l'identification de Cirta avec Constantine a été mise en doute. Voici quelques années, on parlait d'El Kef, près de l'oued Mellègue.

Le bel exemple de ces publications, scolaires mais savantes, donne à penser. Autrefois, de grandes librairies qui tenaient à mériter des lettres classiques, éditaient les classiques latins en grand in-8° avec commentaire critique et explicatif. Suivirent les petits in-16. Et aujourd'hui? Quelle maison d'édition française, ou quel centre, aura le courage d'éditer sous une forme à la fois moderne, scientifique et pédagogique les grands textes latins? En attendant, nous glanerons avec profit dans des commentaires comme celui de M^me^ Malcovati.

Michel RAMBAUD.

Biblioteca di studi superiori : Firenze, La Nuova Italia.

— T. XXVI : *A. Persi Flacci Saturae*, a cura di N. SCIVOLETTO : 1956, XVIII & 177 pages, 1.700 lires.

On trouvera ci-après, p. 380, le compte rendu d'une autre édition de Perse, de W. V. Clausen, à Oxford. Deux dans la même année, après toutes celles qui ont vu le jour depuis un demi-siècle : Albini, Consoli, Leo, Mancini, Nemethy, Owen, Ramorino, Villeneuve, v. Wageningen — et j'en oublie. Gaspillage de forces et d'argent, avec un profit scientifique modeste, faute de la grande édition savante qui les engloberait toutes. Besoins scolaires, je le sais bien, mais aussi émulation ou rivalité de collections et donc d'éditeurs. Aussi n'attendra-t-on de M. Scivoletto ni un renouvellement du texte ni une interprétation inédite de la tradition manuscrite, dont il admet que les éléments ont été quasi définitivement fixés par Consoli.

Reste le commentaire, et Dieu sait si le texte de Perse y donne lieu. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que les notes occupent la presque totalité des pages, et que souvent une page entière soit consacrée à un vers unique ; c'est dire que l'édition s'adresse non seulement à un public scolaire, mais prend à tâche de mettre à jour en la repensant la matière éparse dans maintes publications antérieures.

Je crois bon de signaler une heureuse initiative de l'auteur, qui con-

siste à donner en appendice un *Indice delle cose notevoli*, lequel, encore que plus restreint qu'il ne conviendrait pour un texte si original et si difficile, est propre à rendre aux consultants les plus grands services en leur évitant des recherches difficiles.

J. Marouzeau.

— T. XXVII : *Iuli Firmici Materni De errore profanarum religionum*, a cura di Agostino Pastorino : 1956, LXXVI + 294 pages, 3.000 lires.

Le *De errore* de Firmicus Maternus est une œuvre riche de substance et qui appelle un commentaire détaillé touchant les divers cultes antiques. D'autre part, le texte repose sur un manuscrit unique, le *Vat. Palat. lat.* 165, où les lacunes sont nombreuses. D'où la floraison de conjectures autour de ce texte. M. Pastorino s'est efforcé de surclasser l'édition Heuten, fût-ce en revenant habituellement au texte moins hardi de Ziegler. Ses corrections personnelles sont très peu de chose, mais habituellement justes, et justifiées de façon précise par le commentaire (p. 72, 53, addition de *partes* ; p. 91, 88 suppression de *effeminatum* ; p. 109, 109 adoption du *dii* que supprimaient les éditeurs). L'intérêt principal de cette édition est sa manière exhaustive. L'introduction est très ample. Description complète du manuscrit (y compris les particularités graphiques), des éditions et traductions ; long développement sur la langue et le style, qui est certainement une nouveauté par rapport à l'édition Heuten (on s'étonne que M. Pastorino, étant donné sa connaissance de Firmicus, s'abstienne volontairement de prendre parti sur l'attribution à Firmicus des *Consultationes Zacchaei et Apollonii* ; il pourrait au moins mentionner que cette attribution est aujourd'hui généralement rejetée, et indiquer l'article récent de la *Revue de l'histoire des religions*, t. CXLVI, 1954, p. 174-193). L'éditeur s'est sagement gardé de restituer le prologue, trop mutilé ; il s'est fait une règle de mentionner dans l'apparat critique toutes les conjectures des modernes, et elles sont légion. De même, son commentaire est extrêmement abondant, de l'ordre d'une page pour une ligne de texte. Cette formule « exhaustive » peut paraître confiner à l'encombrement. Il est clair qu'à propos d'Anubis, ou des Galles, l'on peut multiplier à l'infini les références antiques. Dans cette énorme compilation, l'on aura quelque peine à reconnaître ce qui est l'apport personnel et neuf de M. Pastorino. Cet apport existe pourtant, d'abord sous forme d'excellentes remarques de vocabulaire (inspirées souvent des travaux de M. Ernout), d'autre part, sous forme de rapprochements intéressants soit avec la *Mathesis* de Firmicus, soit avec les œuvres des Pères. Les quelques pages d'index ne suffisent malheureusement pas à rendre compte de l'abondance et de la variété des matières traitées ; beaucoup de ces richesses risquent

ainsi de rester enfouies, mais le lecteur attentif sera payé de sa peine (p. 143, 101, sur *Catamitus*, ajouter Augustin, *De utilitate credendi*, VII, 17, *C. S. E. L.*, t. XXV, 1, p. 22 ; J. Stroux, *Zur allegorischen Deutung Virgils*, dans *Philologus*, t. LXXXVI, 1931, p. 363-368 ; p. 157 (apparat) corriger *conlutactione*).

Pierre COURCELLE.

Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum : Wien, Hölder-Pichler-Tempsky.

— T. LXXIII : *Sancti Ambrosii opera*, pars VII, recensuit O. FALLER, S. J. : 1955, XVIII + 125 + 443 pages.

L'historien de la littérature latine chrétienne est particulièrement heureux de voir reprendre, dans cette collection, l'édition des œuvres de saint Ambroise, si nécessaire et interrompue depuis si longtemps. La collection nous promet, en outre, dans un bref délai, l'édition des écrits dogmatiques et moraux, des *Lettres* et des *Hymnes*, sous forme de trois volumes suivis des *Indices* généraux. Acceptons-en l'augure ; car l'absence de tout index pour le t. XXXII, 1-2, paru depuis soixante-dix ans, est réellement une grave lacune.

Le présent volume contient l'édition critique des œuvres suivantes : *Explanatio symboli ; De sacramentis ; De mysteriis ; De paenitentia ; De excessu fratris ; De obitu Valentiniani ; De obitu Theodosii*, liées plus ou moins dans la tradition manuscrite. Cette édition repose sur l'examen attentif de 315 manuscrits, dont la table se trouve en tête. On conçoit que son élaboration ait été lente, entreprise par K. et H. Schenkl, poursuivie depuis 1924 par le P. Faller.

Celui-ci n'hésite pas à trancher la question de l'*Explanatio symboli* et du *De sacramentis* en faveur de l'authenticité. Sa démonstration de la *Zeitschrift für katholische Theologie*, t. LIII, 1929, p. 11-65, et LXIV, 1940, p. 1-14 et 81-101, corroborée par celle de dom Connolly, *The De sacramentis, a Work of st Ambrose*, Oxford, 1942, est aujourd'hui généralement acceptée en dépit de l'opinion précédemment reçue : elle repose sur la quasi-unanimité de la tradition manuscrite, le *De sacramentis* devant être considéré comme une forme orale, antérieure à l'édition du *De mysteriis* qui présente de nombreux passages parallèles ; ces deux œuvres dateraient des années 390-391. L'*Explanatio symboli*, dont Caspari et Morin avaient déjà soupçonné l'authenticité, est lié par la tradition manuscrite avec le *De sacramentis* et présente une manière oratoire analogue. Ces traités, ainsi que le *De paenitentia*, sont de grande importance pour l'histoire ancienne des rites ecclésiastiques et de la confession. Quant aux trois panégyriques funèbres, ce sont des morceaux de haute valeur littéraire et qui contiennent des passages pré-

cieux en ce qui concerne les idées sur la survie. Le P. Faller tend à démontrer, contre M. Palanque, que le Panégyrique de Satyrus mentionne l'incursion de Fritigern en 377 et doit en conséquence être daté de 378 ; il détermine aussi, dans les panégyriques de Valentinien II et de Théodose, quels passages ont été ajoutés, lors de l'édition, aux sermons réellement prononcés.

Je ne puis ici entrer dans le détail des *stemmata* établis pour chaque traité par le P. Faller. Si l'on veut avoir une idée du progrès accompli en ce qui regarde notre connaissance de la tradition manuscrite, il suffit de comparer la présente édition avec l'édition Botte du *De sacramentis* (*Sources chrétiennes*, t. XXV) ou, mieux encore, avec les éditions procurées dans les *Patristic studies* par les sœurs Mannix et Kelly, dont le travail critique apparaît inconsistant. On notera l'intérêt de manuscrits très anciens comme le *Bononiensis* et le *Sangallensis* 188, du VII^e^ siècle, ainsi que la découverte et la mise en vedette de tel manuscrit tardif, par exemple le *Paris. lat.* 1920, s. XIV, pour le *De obitu Theodosii*. Outre l'apparat critique on ne peut plus détaillé, le P. Faller présente un *Apparatus locorum* fournissant la référence non seulement de ce que cite Ambroise, mais aussi de ce à quoi il semble faire allusion, et des « lieux » parallèles d'Ambroise lui-même. A la vérité, il était difficile sur ce point d'être exhaustif, et l'on est un peu déçu, par exemple, à propos des *carceraria... claustra* du *De excessu fratris*, I, 73, p. 247, 2, de ne trouver aucune référence aux très nombreux passages où Ambroise mentionne le corps comme prison de l'âme. De même, en I, 52, 5, p. 237 : « depressus est et quasi demersus in terram », il eût convenu d'indiquer que le tout reproduit mot à mot Cicéron, *Cato maior*, 21, 77. P. 285, 65, 3, la référence à la *Cité de Dieu* est erronée ; je suppose qu'il faut lire : X, 30. Mais, plutôt que de critiquer quelques détails, remercions le P. Faller d'offrir enfin une base solide et indispensable pour l'étude de cet auteur du plus haut intérêt et trop longtemps négligé (corriger, p. 225 5, nos*p* erpeti ; 367, *s*tius).

Pierre COURCELLE.

Collection « Stromata patristica et mediaevalia » : Utrecht, Spectrum.

— T. IV : *Tertullien, De oratione et De uirginibus uelandis*, ed. G. F. DIERCKS : 1956, 60 pages.

De ces deux traités, le premier est catholique, l'autre de tendance montaniste. Le *De oratione*, que M. Diercks date du début du III^e^ siècle, ne nous est transmis que par l'*Agobardinus*, qui était déjà la base de l'édition Mesnart, et l'*Ambrosianus G 58 sup.* L'éditeur n'admet pas la déclaration de Gelenius qui prétendait avoir disposé d'un manuscrit de Grande-Bretagne. Il réédite ici sa thèse de 1947 où étaient indiqués

les motifs de ses choix (recension dans *R. É. L.*, t. XXVI, 1948, p. 357-358). Toutefois, ayant pu se procurer dans l'intervalle des photographies de l'*Ambrosianus*, il apporte quelques émendations nouvelles (on les trouvera indiquées p. 9, n. 2). Le *De uirginibus uelandis* est plus tardif ; l'éditeur le date des années 206-212. Les manuscrits *Hirsaugiensis* et *Gorziensis* de Rhenanus n'ayant pu être retrouvés, il s'attache à indiquer avec la plus grande précision les diverses variantes que fournissent les trois éditions de Rhenanus. Il utilise, en outre, plusieurs manuscrits du xv^e^ siècle, parmi lesquels le *Florentinus Magliabechianus*, I, VI, 9 (*N*), lui semble le plus important. L'accord entre *FVL* lui permet de reconstituer le *Hirsaugiensis*, en le séparant de ce qui est conjectures personnelles de Rhenanus. Pratiquement, l'un des soucis principaux de M. Diercks paraît avoir été de ne pas faire double emploi avec l'édition récente de dom Dekkers (*Corpus christianorum, series latina*, t. II, 1954, p. 1209-1226), qui s'attachait excessivement à *N*. Il évite aussi de corriger les passages corrompus, se contentant, dans de tels cas, de signaler avec la plus grande précision quelles conjectures ont vu le jour à leur sujet. Cette prudence confine parfois à l'incohérence, par exemple au chapitre VII, 6, p. 48, 30, où M. Diercks déclare dans l'apparat qu'il considère comme interpolés les mots « supra natas at hic angelis nuptas », mais les conserve pourtant dans le texte. Telle quelle, cette publication nous apporte un sérieux instrument de travail, à la fois savant et d'un maniement commode.

Pierre COURCELLE.

— T. V : *Quinti Septimii Florentis Tertulliani Aduersus Hermogenem liber*, ed. J. H. WASZINK : 1956, 68 pages, 3,75 florins.

L'*Aduersus Hermogenem* a eu la chance d'être réédité coup sur coup en 1954 et 1956. Ce n'est pas à dire que l'édition Waszink, parce qu'elle vient en second chronologiquement, soit superflue. En effet, celle du *Corpus Christianorum* était une simple réimpression de l'édition Kroymann du *Corpus de Vienne*, jugée aujourd'hui d'une méthode très contestable (avec, en outre, dans un apparat spécial, les ressources critiques fournies par les travaux de Thörnell et Hoppe). M. Waszink fournit, au contraire, sous forme de ce mince fascicule, des résultats très personnels et qui sont le fruit de longues recherches sur les manuscrits et les anciennes éditions. L'histoire du texte est condensée de façon lumineuse dans les pages d'introduction. Il nous a été transmis par un seul *Corpus* qui a vu le jour en Espagne, peut-être dans l'entourage d'Isidore de Séville, et qui contenait vingt et un traités de Tertullien, choisis en raison de leur caractère antihérétique. Ce *Corpus* fut copié à Cluny vers le x^e^ siècle ; de là proviennent les copies qui subsistent aujourd'hui (toutes

du XV^e^ sauf deux du XI^e^). La situation se complique du fait que les diverses éditions de Beatus Rhenanus nous fournissent d'intéressantes leçons de deux manuscrits aujourd'hui perdus de Gorze et Hirschau, et qu'il faut tenir compte également des variantes fournies par l'édition Pamelius de 1579. Le souci constant de M. Waszink a été d'une part de ne rien laisser perdre de tant de ressources issues de voies diverses, d'autre part d'alléger au maximum l'apparat critique. Son édition (munie d'un *Index Scripturarum*) diffère profondément, presque à chaque ligne, de l'édition Kroymann : celui-ci avait traité avec une certaine désinvolture les leçons manuscrites, ajoutant ou retranchant très souvent, commettant des erreurs matérielles, n'enregistrant pas avec soin toutes les leçons de *PNF*. Sa théorie d'une recension double paraît avoir fait long feu. Le texte de M. Waszink, beaucoup plus conservateur — et avec raison — devra désormais être suivi de préférence.

Pierre COURCELLE.

Collection « Sources chrétiennes » : Paris, Éditions du Cerf.

N° 43 : *Saint Jérôme, Sur Jonas.* Introduction, texte latin, traduction et notes de Dom Paul ANTIN, O. B. S. : 1956, 135 pages.

A être présenté, édité et traduit par un chercheur qui prouve à tout instant qu'il est de la même famille d'esprit que son auteur, le meilleur peut-être des commentaires de saint Jérôme ne pouvait que gagner. Une familiarité aussi sagace que celle de Dom Antin avec des démarches intellectuelles qu'il a su dépeindre dans son captivant « Essai sur saint Jérôme » lui permet de replacer dans leurs justes perspectives tous les moments d'une pensée qui met les multiples ressources du philologue, les curiosités de l'érudit et jusqu'aux perplexités du traducteur et du savant au service d'une unique exigence spirituelle, presque d'une hantise christocentrique, s'efforçant ainsi de concilier, dans une conception humaniste de l'exégèse, l'interprétation littérale, chère à l'École d'Antioche, et la quête du « sens spirituel », qui fut la prédilection de l'École d'Alexandrie et d'Origène. Que, par son séjour de trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, Jonas préfigurât la passion et la résurrection du Sauveur, le simple verset de Matthieu (12, 39-41) pouvait suffire à l'annoncer. Mais ce « signe de Jonas », que l'art des catacombes propose au fidèle et rend populaire, pour être prêché dans les vigiles de Pâques a eu tôt fait de stimuler l'ingéniosité des commentateurs. « Honneur des hommes, Saint Langage » — Jérôme ne manque pas de prédécesseurs, depuis saint Irénée (cf., dans la même collection, l'*Irénée latin*, éd. F. Sagnard, p. 359 et appendice) jusqu'à son maître Origène (traité perdu). S'il innove, c'est surtout parce qu'il travaille sur le texte

hébreu, qu'il a traduit deux ans plus tôt et qu'il confronte avec la version des Septante, c'est parce qu'il réagit avec les « trois âmes » que lui octroient le grec, le latin et l'hébreu, devant cette mission du prophète Jonas, en hébreu « Colombe », dont la venue doit faire pressentir l'avènement de l'Esprit-Saint. Déroutante pour le lecteur moderne, qui admet difficilement la coexistence de plusieurs virtualités symboliques, cette sensibilité aux suggestions des mots confère au commentaire sur Jonas une valeur exemplaire, à la fin de ce IVe siècle où s'épanouit l'exégèse virgilienne, et où il suffirait à montrer comment un texte biblique peut, par des voies analogues, solliciter la réflexion et susciter tout un jeu subtil, non point gratuit, d'associations d'idées et d'équivalences, que la culture hébraïque de Jérôme vient encore enrichir, augmentant alors lucidement la portée spirituelle du récit sacré. Tourment du prophète qui tente en vain de se dérober à une déconcertante vocation, indignation douloureuse du messager de Dieu qui trouve son peuple réfractaire à la parole de Vérité qu'accueillent les Gentils, un Sauveur envoyé pour le salut de tous : tels sont les thèmes essentiels que Jérôme demande à l'étymologie de suggérer. Peu soucieux d'identifier en naturaliste le grand poisson qui est bouche d'Enfer, il s'attarde, par contre, et avec quelle verve ! à définir l'arbuste (lierre, courge ou ricin?) qui s'empressa d'offrir à Jonas le refuge de son ombre, mais ce vivant exposé de botanique locale vise à montrer l'insertion du miraculeux dans un ordre naturel. La base historique est plus fragile : quand il cite de mémoire Hérodote, nous avons beau jeu de surprendre Jérôme en flagrant délit d'inexactitude. Plus valable est la reprise d'une tradition rabbinique qui identifie Jonas avec le fils de la veuve de Sarepta, ressuscité par Élie. Avec un sûr discernement, Jérôme évite de rapporter à la contemplation du Sauveur tous les détails de la geste de Jonas, et certains aperçus d'une réelle finesse psychologique compensent ce qu'il y a d'arbitraire dans certains rapprochements. Mais, surtout, du choc des mots et du miroitement des signes naît une poésie qui garde encore un authentique pouvoir. Lyrisme oratoire de Jonas s'offrant à mourir dans la tempête ou priant dans les flancs du monstre, dans la tonalité des tragédies de Sénèque. Sac de deuil jeté sur le ciel, la lune et le soleil, symbolisme de la mer, de l'abîme, qui font songer tantôt à Hugo, tantôt à Claudel. Brillantes antithèses qui ont, dans le prologue, des accents de trompettes. Mais refus parfois de complaisants développements rhétoriques, sinon toujours des formules d'exclamation indignée.

Tous ces effets se retrouvent, quelquefois plus nettement perceptibles, dans la traduction de Dom Antin, si vivante qu'elle semble souvent réinventer le texte en français. Ils sont l'objet d'une signalisation

adroite, d'une étude attentive, tantôt fervente, tantôt malicieuse, qui ne néglige aucun problème de terminologie, et replace chaque fait de langue et de style dans la série correspondante.

Des analyses perspicaces, tous les index souhaitables, de précieuses indications bibliographiques, une érudition exhaustive autant qu'exubérante, qui va au-devant des désirs ou des inquiétudes de l' « eruditus lector » le plus exigeant, contribuent à rendre ce livre aussi attachant pour les philologues que pour les historiens de l'exégèse. Enserrant ce « microcosme hiéronymien » qu'est le livre de Jonas, il nous propose presque un microcosme des études latines.

On peut regretter avec Dom Antin que l'établissement d'un texte qu'il s'est efforcé, par d'utiles collations, de rendre plus sûr que dans l'édition Vallarsi, nécessite, pour aboutir vraiment à une édition critique, trop de minuties et des confrontations peut-être décevantes. Tel qu'il nous le transmet, ce commentaire peut captiver, autant que les chercheurs, un public lettré, épris de symboles.

Il peut se faire aussi que, pour certains, pris dans les entrailles de quelque réalité monstrueuse et captifs des remous d'une « aeterna nox », cette exégèse chatoyante de clartés spirituelles ait valeur de consolation.

Jacqueline HATINGUAIS.

Éditions diverses.

M. Tulli Ciceronis De natura deorum, liber primus, ed. by A. STANLEY PEASE : Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1956, 537 pages.

Le recenseur se sent intimidé devant pareil monument. Les 106 pages d'introduction constituent à elles seules une imposante monographie ; mais que dire des deux colonnes de notes qui remplissent les 430 pages restantes, en ne laissant au texte que quelques lignes par page, souvent une seule, parfois aucune? On sait que c'est là la marque de M. Stanley Pease, auteur des éditions monumentales du *De divinatione* et du 4e livre de l'*Énéide*. Mélancolique constatation pour ceux d'entre nous qui depuis des années réclament en vain la remise en honneur de l'édition savante, détrônée par les *editiunculae* de collections pullulantes.

Lorsque sera achevée la publication de l'ouvrage par l'édition des livres II et III, les cicéronisants pourront se reposer un temps. Car ce n'est pas seulement la science de l'auteur qui remplit ces pages de notes compactes, c'est surtout l'apport énorme des documents, latins et grecs, qui peuvent être invoqués pour l'explication du texte. De sorte que, pour chacun des points qui le méritent, nous sommes pourvus des éléments d'une véritable monographie : p. 110 le sens de *natura*, p. 112-113 la

connaissance de l'âme, p. 143 la création d'un vocabulaire philosophique, p. 160 emploi de *fides* dans les formules, p. 173 les *concilia deorum*, p. 177 l'âme du monde, p. 179 les yeux de l'esprit, p. 188 la notion de temps, p. 225 les quatre éléments, p. 257 le *mundus* divin, p. 268 le sens de *fatalis*, p. 280 la théologie des poètes, p. 306 l'anthropomorphisme, p. 289 et 414 la religion égyptienne et le culte des animaux ; çà et là le rôle des principaux philosophes : p. 119 Protagoras, 138 Diodote, Antiochus, Posidonius, 149 et 217 Pythagore, 151 l'Académie, 208 Anaximandre et Anaximène, 211 Anaxagore, 219 Xénophane, 222 Parménide, 231 Platon, 254 Zénon, 260 Persée, 265 Chrysippe, etc.

Le commentaire philosophique, tel qu'on a pu le voir pratiqué par M. St. Pease dans le *De divinatione*, occupe une place essentielle dans ces notes, mettant en pleine lumière le caractère éclectique de l'exposé cicéronien, et l'éditeur a beau jeu de l'éclairer par une confrontation minutieuse des sources ; quant à l'originalité de Cicéron, il apparaît plus d'une fois qu'elle est dans l'adaptation qu'il fait des théories à sa mentalité propre, ce qui se traduit par un effort constant vers l'innovation verbale. Sur ce point, le commentaire de M. St. Pease enrichit singulièrement la connaissance que nous avons du vocabulaire philosophique de Cicéron : que l'on se reporte à l'explication de *similitudo* (p. 317), de *transitio*, confronté avec μετάβασις et μεταφορά (p. 318-319), de *aequilibritas* (= ἰσονομία, p. 324), de *disiunctiones* (= διαζεύξεις, p. 373), de *replicatio* (= ἀνείλιξις, p. 242)... ; que l'on observe la subtilité avec laquelle est dégagé le sens technique de termes usuels, comme p. 230 *sententia* = *animus sentiens*, p. 316 *ad numerum*, expliqué comme traduction de κατ' ἀριθμόν, etc.

Le souci de l'exactitude littérale et de la correction philologique a conduit l'éditeur à repenser tout le problème de la tradition manuscrite (l'étude des manuscrits occupe trente pages de l'Introduction) et à mettre à jour l'apparat critique sans reculer devant aucun problème de texte ou de graphie (cf. p. 413 sur *faeles*, p. 506 sur *afluant*).

L'information bibliographique est prodigieuse : la seule liste des éditions occupe seize pages de l'Introduction, et sur chaque question qui se pose l'information est exhaustive : celle qui regarde la notion des yeux de l'âme p. 179 occupe cinq colonnes ; p. 326 la discussion sur la figure des dieux contient plus de cinquante références à des articles et ouvrages (avec mention des comptes rendus importants et occasionnellement le scrupule de conscience : « not seen by me »).

Le livre est une véritable encyclopédie qui nous laisse dans l'admiration et de la compétence et du jugement de l'auteur.

J. Marouzeau.

A. Persi Flacci Saturarum liber. Accedit Vita, éd. W. V. CLAUSEN, Oxford University Press, 1956, XXVIII et 43 pages.

Une introduction de vingt pages exclusivement consacrée aux problèmes textuels ; un apparat qui occupe un bon tiers des pages de texte et où les discussions critiques ne sont pas rares ; un *conspectus codicum* que l'auteur a fait aussi complet que possible, y faisant apparaître distinctement les manuscrits qu'il a négligés, ceux qu'il a parfois consultés, ceux qu'il a continûment mis en œuvre (une dizaine) et dont l'apparat permet, en chacune de ses unités, de restituer les leçons. Certes, on ne peut douter que le texte de Perse ne soit depuis longtemps fixé dans presque tous ses détails ; si l'on compare la présente édition à celle de F. Villeneuve (1918) le progrès n'apparaît guère qu'en une demi-douzaine de passages où la prise en considération de manuscrits « inférieurs » a permis, pour des variantes sémantiquement indifférentes, d'établir l'isolement de la leçon de P, la vraisemblance par conséquent qu'elle soit inauthentique (3, 26 ; 5, 61, 63, 186 ; 6, 61) ; ailleurs, les témoins secondaires comme les témoins principaux se partagent, et la discussion reste ouverte (5, 59, 84, 134, 137). Nous sommes convaincu cependant qu'il y avait à entreprendre le gros travail d'enquête et de collation auquel s'est livré l'auteur. Non pas pour établir un texte auquel, en fait, ce travail n'apporte à peu près rien ; mais pour mettre de l'ordre dans les documents dont nous disposons, ce qui importe à notre honneur de savants, et pour restituer l'histoire de la tradition, ce qui importe à l'histoire de la civilisation antique et surtout médiévale. Il fallait donc alléger l'apparat des quatre cinquièmes des leçons qu'il contient et qui n'ont *in loco* aucun intérêt pour l'établissement du texte ; il fallait grouper méthodiquement dans l'introduction celles de ces leçons qui manifestent quelque chose des parentés de nos manuscrits ; il fallait formuler sur ce sujet des hypothèses fermes. Inviter le lecteur à faire lui-même ce travail et à former ses propres convictions « from perusing the apparatus criticus » nous a paru bien décevant. Bref, un travail à refaire ; à qui voudra un jour l'entreprendre, la présente édition apportera d'ailleurs le secours d'un très précieux contrôle par le nombre et, nous a-t-il semblé, la minutieuse précision des leçons qu'elle a rassemblées.

Jacques PERRET.

W. J. G. LUBBE, *Incerti Panegyricus Constantino Augusto dictus* : Leiden Imprimerie « Luctor et Emergo », 130 pages in-8°.

La thèse que M. Lubbe a entreprise sous la direction du professeur J. H. Waszink et soutenue en 1955 devant la Faculté des Lettres de

Leyde est consacrée au discours prononcé en 313 par un orateur anonyme pour féliciter Constantin de sa victoire sur Maxence. Il est le premier texte à célébrer un événement qui marque l'acheminement du prince vers la réunification de l'empire.

L'ouvrage de M. Lubbe comprend donc une longue préface en latin touchant l'histoire du texte, suivie, en langue néerlandaise, d'une analyse minutieuse du discours avec ses articulations et son contenu, d'une introduction historique, enfin d'une étude sur les thèmes oratoires, les lieux communs dont s'est inspiré le panégyriste à travers la *Rhétorique à Hérennius* et l'œuvre de Cicéron (*De inuentione*, *Partitiones oratoriae*) ainsi que celle de Quintilien. Après quoi vient le texte pourvu d'un abondant apparat critique et d'une traduction, toujours en néerlandais, éclairée de temps à autre d'une note explicative ou justificative.

Les parties essentielles de cette thèse sont évidemment la préface, en raison de la position nouvelle prise par l'auteur à l'égard de la tradition manuscrite, et l'édition du texte qui en résulte. Il y a là une tentative qui mérite l'intérêt, fondée sur de longs et minutieux examens des manuscrits, mais il ne semble pas que le résultat réponde toujours aux efforts dépensés.

On sait que le manuscrit qui révéla les *Panégyriques* aux humanistes fut découvert à Mayence en 1433 par Giovanni Aurispa et qu'il disparut par la suite ; il n'en subsiste que des transcriptions faites au xv^e^ siècle, à des dates généralement indéterminées, ou sur le manuscrit original (tel le *Codex Upsalienis*, *A*) ou sur la ou les copies adressées par Aurispa à ses amis italiens au lendemain de sa découverte. Ces copies ont foisonné, puisque nous en avons trente-sept, dont plusieurs ne renferment pas la totalité des *Panégyriques*, et chacune d'elles a apporté son lot particulier d'omissions ou de lacunes, de transpositions, d'erreurs graphiques — ou de corrections, sans qu'il soit désormais possible de les confronter avec le texte de 1433, dit *Maguntinus*. C'est l'honneur d'Émile Baehrens et de son fils Guillaume d'avoir jeté quelque lumière sur cette tradition incertaine et d'avoir donné vraiment les premières éditions critiques, appuyées sur le dépouillement méthodique des manuscrits. Ils ont cru pouvoir donner la préférence aux manuscrits d'Upsala et de Londres (*Harleianus*) qui offraient en général le meilleur texte, enfermant les autres sous le sigle X, manuscrits de moindre valeur dont les variantes n'encombrent pas leur apparat critique, mais apportent parfois la solution là où les deux autres sont défaillants ou fautifs. J'ai dit moi-même tout ce que l'on peut attendre de ces *deteriores*.

C'est contre ce classement très large que M. Lubbe s'inscrit en faux, et c'est une réhabilitation de cette plèbe de méconnus qu'il tente dans sa thèse. Après avoir, sur microfilms ou sur photographies, dépouillé

les vingt-cinq manuscrits du panégyrique de 313 (car dix manuscrits ne le contiennent pas et deux n'ont pu être atteints par lui), il répartit l'ensemble en trois classes, multiplie les divisions et sous-divisions et dresse un *stemma* fort différent de celui de W. Baehrens, où A et H détrônés éprouvent les vicissitudes de la Fortune. On peut demeurer sceptique à l'examen de cette laborieuse construction fondée sur l'examen du seul panégyrique de 313 et sur le dépouillement de vingt-cinq manuscrits, alors que d'autres textes plus fortunés figurent dans trente-sept. En fin de compte, le texte que l'on nous propose ne sort pas de cette épreuve notablement amélioré, car aucune des modifications apportées ne s'impose avec une évidence indéniable parmi ces variantes dont on ne saurait dire si elles appartiennent à la tradition authentique ou si elles sont dues à l'ingéniosité d'un humaniste.

Pour passer au détail, voici quelques conjectures personnelles de M. Lubbe : 8, 2 *inuehendis euehendis copiis*, où l'adjonction de *euehendis*, destinée à justifier la leçon *ineuehendis* de quelques manuscrits est absolument inutile, car c'est de l'invasion, avant tout, que le cours de l'Adige, à Vérone, protégeait ceux qui tenaient la place ; 15, 3 *qua breuissimum per Eoos iter est*, correction proposée du malencontreux *eos*, qui nous dissimule l'itinéraire suivi par l'armée de Constantin, victorieuse dans l'Italie du Nord, dans sa marche sur Rome. A la place de cet inexpressif *eos* généralement rectifié en *Venetos*, depuis Livinéius, et qui n'est qu'un pis-aller, notre auteur propose *Eoos* qui serait paléographiquement parfait s'il était clair : malgré le renvoi à Forcellini II, p. 873, nous ne voyons pas du tout à quelle région d'Italie peut convenir précisément cette épithète poétique de sens si général ; 19, 2 *omnes inde edito accedere*, tentative désespérée pour tirer parti des mots *inde dico* ou *in edito* qu'on lit dans quelques manuscrits. Si l'on ne se résout pas, avec Novák, à expulser *dico*, au lieu de l'obscur *edito*, la conjecture de Thörnell, *inde cito*, serait encore préférable.

A côté de ces interventions personnelles, il y a un certain nombre de leçons, laissées de côté par les éditeurs récents, que M. Lubbe essaie de réhabiliter, en raison de son classement nouveau. En voici quelques exemples : 6, 2, au lieu du texte courant *alia in Taurinatibus campis pugna pugnata est*, il imprime *grauior pugna* d'après quelques *Parisini* et *W*, sous prétexte que Nazarius, qui, reprenant cette même campagne dans son discours de 321, s'est inspiré de son prédécesseur, a écrit *pugna grauior* en parlant de la même bataille (X, 22, 2). Comme si les panégyristes s'imitaient à la lettre ! 7, 8 *sperare licet*, donné par les mêmes *Parisini* et par *w*, *secunda manus* de *W*, ne vaut ni plus ni moins que *sperarent* admis par les éditeurs, qui se lit dans un groupe de manuscrits ; 8, 3 *omissa spe morae*, retour au texte d'Arnzen, d'après

les mêmes manuscrits, qui paraît bien une interprétation de l'incompréhensible *pemora* offert par les autres. Cette correction me paraît introduire dans le récit la notation d'un état d'esprit qui conviendrait aux assiégés, mais pas du tout à la hâte de l'assaillant qui n'a que faire d'un délai. Aussi le texte du *Venetus* (*B*) : *mora* semble-t-il meilleur, ainsi qu'a pensé G. Baehrens, ou encore la correction d'E. Baehrens : *remora* ; 15, 3 il n'y a aucune raison d'accueillir *non sine ulla mora* où *non* est pléonastique, contre l'autorité du *Bertinensis* qui l'exclut.

C'est, je crois, une erreur de se cramponner à des leçons impossibles à expliquer, telles 3, 6 *ad mortem deuotionis*, corrigé à juste titre par Livinéius en *ad mortis deuotionem* ; 5, 4 *munitissimum licet* rectifié en *scilicet* par Acidalius. Il est difficile de maintenir 16, 1 *contentus*, dont le sens m'échappe, contre le *conterritus* des éditeurs ; 17, 1 de rétablir *totius* à la place de *toties* suggéré par Livinéius, qui rappelle, sans les nommer, les victoires de Suse, Turin, Vérone ; 26, 3 il faut garder la correction *bonitas et potestas* de Burkhard, sans quoi le dilemme de la fin de la phrase ne se comprend plus.

Parmi les leçons préférées par M. Lubbe à celles que l'on admet d'ordinaire, en voici quelques-unes que l'on pourrait accueillir : 6, 4 *praemissis* au lieu de *praemisisti* ; 15, 1 *tot diuersa tuorum proelia* donné par l'ensemble des manuscrits et préféré à la correction des éditeurs anciens *aduersa suorum* ; 18, 3 *nec desiit a* fourni par quelques manuscrits peut se défendre contre le texte admis d'ordinaire, *nec desitum a* de Cl. Dupuy (*Puteanus*). En 13, 4 le groupe des *Parisini* et *w* offrent *ut enim hominum natura... sic*, de sens clair, grâce à l'adjonction de *natura*, au lieu du texte des autres manuscrits *ut enim hominum*, et ils ont le mérite d'établir avec *sic* un parallélisme entre les deux phrases. Mais on peut se demander, et c'est une question que je me suis bien souvent posée à propos de *w*, s'il ne faut pas voir là l'intervention d'un humaniste qui rétablit ainsi la lumière dans le texte original incompréhensible. On en peut discuter, et c'est pourquoi elle ne me paraît pas beaucoup plus sûre que le texte corrigé de Cuspinianus, *uita enim*.

J'aurais encore bien des choses à ajouter si ce compte rendu n'était déjà bien long ; je me contenterai de signaler quelques fautes d'impression : p. 26, ligne 10, *unum* pour *unam* ; p. 40, quatrième ligne avant la fin, la date que l'auteur a voulu donner de la naissance de Constantin n'est pas 228, mais 282 ; p. 98, texte de 18, 3 *uindicatum* erreur pour *uindictam* ; p. 112, apparat 4, lire *aeternum* ; p. 63, dans l'*Index siglorum* ajouter après O^1 la *secunda manus* o, souvent citée dans l'apparat ; même page, seconde colonne, à la deuxième ligne, lire non point le sigle λ, qui est à sa place à la ligne 8, mais le sigle γ ; plus loin, Procacci et non Procaccio.

L'auteur, qui est Sud-Africain et qui écrit dans la langue de ses compatriotes, ne m'en voudra pas s'il ne m'est pas possible de porter un jugement sur sa traduction : je suis le premier à le regretter[1].

Édouard GALLETIER.

E. WISTRAND, *Textkritisches zur Peregrinatio Aetheriae* : Göteborgs Kungl. Vetenskaps-Handlingar, Wettergren Förlag, 25 pages, 3 couronnes.

On sait combien, pendant un demi-siècle, depuis l'édition de P. Geyer dans le Corpus de Vienne jusqu'à celle de M^lle^ H. Pétré dans les Sources chrétiennes, la *Peregrinatio* a posé de problèmes, et l'on sait la part qu'a prise la Suède, avec E. Löfstedt, dans l'interprétation du texte. C'est un Suédois bien connu, M. Wistrand, qui consacre ces quelques notes à des passages suspects.

Les passages examinés sont : 16, 7 ; 24, 3 (24, 11 ; 37, 8) ; 25, 3 ; 32, 2 ; 39, 1. Aux corrections proposées, les principes de critique des textes trouvent parfois leur compte : à 24, 3, l'addition proposée entre crochets « facit orationem, ⟨sic benedicet catechuminos, item facit orationem⟩, sic benedicet fideles » peut s'autoriser d'une omission par saut du même au même ; même observation pour 24, 11 ; mais les additions ou suppressions proposées à 16, 7 ; 37, 8 ; 25, 3 ; 39, 1 ne se fondent sur aucune vraisemblance paléographique ; elles sont destinées à rendre le texte plus conforme à la logique, à l'usage de l'auteur ou à la vraisemblance doctrinale. C'est dire que leur appréciation échappe au jugement du philologue ; je m'en remets pour les estimer aux spécialistes de l'interprétation religieuse.

J. MAROUZEAU.

Consolatio poesis in Boezio. Introduzione, testo e traduzione delle poesie della 'Consolatio philosophiae', ed. Emanuele RAPISARDA : Centro di studi sull'antico cristianesimo, Università di Catania, 1956, XLIX + 57 pages.

L'on s'étonne, au premier abord, de voir tous les poèmes de la *Consolation* ainsi extraits des morceaux de prose où ils s'insèrent, et publiés

1. M. Lubbe, p. 18, n. 1, me fait grief d'avoir déclaré que le manuscrit de Budapest, que j'ai été le premier à signaler et dont je n'ai, en 1947 ou 1948, connu que « quelques feuillets spécimen », donnait, pour le panégyrique de Mamertin de 291, un titre semblable à celui qu'il porte en H, et d'avoir écrit : « C'est la tradition de H. » L'auteur, qui, pour le contenu de ce manuscrit, répudie toute parentée avec H, n'a pas suffisamment pris garde que je parlais du titre seul et de l'attribution du panégyrique à Mamertin. Aujourd'hui encore, je ne pourrais pas m'exprimer autrement. (Sur cette question, voir édition Budé, tome I, p. XVIII et XLI, note 1.)

ici séparément (d'après l'éd. von Eberhard) avec une traduction prosaïque. L'éminent professeur de Catane rassure son lecteur en indiquant qu'à ses yeux aussi les poèmes de la *Consolatio* ne sont pas, comme certains l'ont cru, des fonds de tiroir, mais que proses et poèmes procèdent d'une même unité intérieure indissoluble. S'il présente les poèmes tous ensemble, c'est en raison de leur commun lyrisme et aussi parce qu'ils constituent l'élément le plus humain de la *Consolation*, où prédomine selon lui la *fides* : aspiration vers l'Éternel, désir d'évasion hors de la réalité, sens du mystère cosmique y sont particulièrement sensibles, parfois même cette foi chrétienne à laquelle, tel Synésius, Boèce donne le plus souvent une formulation néo-platonisante. M. Rapisarda analyse avec une acuité particulière le poème I et le rapproche des arguments de polémistes qui opposent la *mulcedo* chrétienne à la *dulcedo* des Sirènes. Il découvre également, dans la *Consolation*, des expressions qui rappellent les *Confessions* d'Augustin, notamment en ce qui regarde l'humilité nécessaire aux prières. Je ne partage pas entièrement l'admiration de M. Rapisarda pour ces poèmes, car il y entre une bonne part de clichés très refroidissants. Mais je suis d'accord avec M. Rapisarda pour reconnaître que, là même où Boèce adopte une forme d'apparence profane, il y glisse pourtant des états d'âme plus ou moins imprégnés de pensée chrétienne. Un commentaire détaillé du fameux chant 9 du livre III eût été, à cet égard, particulièrement souhaitable.

Pierre COURCELLE.

Vetus Latina, Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei BEURON : Freiburg i. Br., Herder.

— T. XXVI : *Epistulae catholicae. Apocalypsis*, 1. Lieferung : 1956, 64 pages, DM 14.

Sans s'astreindre à suivre l'ordre des livres de l'Écriture, les Bénédictins de Beuron nous présentent, aussitôt après la *Genèse*, le fascicule déjà prêt concernant l'*Épître* de saint Jacques. Ce fascicule est accompagné d'un feuillet de complément et de rectifications au catalogue des sigles (t. I), qui doit être tenu à jour à mesure que des textes inédits viennent à être publiés et à mesure que des éditions critiques surclassent les précédentes en ce qui concerne la tradition indirecte. Pour cette épître, l'ancien texte africain du temps de saint Cyprien ne nous est pas conservé, et il ne reste que quelques vestiges du texte africain plus récent. En revanche, nous avons d'excellents témoins du texte européen. Parmi les meilleurs, le texte espagnol ancien fourni par le manuscrit de Leon, Archivio catedralicio 15, s. VII (palimpseste) ; d'autre part,

le manuscrit de Leningrad Q v I, 39, originaire de Corbie (pourquoi est-il indiqué ici comme du IXe siècle, alors que le Catalogue des sigles le disait du Xe-XIe?). Je n'ai pas à revenir sur les principes de présentation au lecteur, qui ont été exposés à propos des premiers fascicules. A la vérité, la complexité semble s'accroître à mesure que les éditeurs de la gigantesque entreprise s'efforcent de cerner de plus près le réel. Mais, à travers cette complexité, des faits très simples sautent aux yeux. Par exemple, l'abondance déconcertante de la tradition indirecte relative au verset *Jac.* IV, 6 : « Maiorem autem dat gratiam. Propter quod dicit : 'Deus superbis resistit' » (elle déborde ici sur trois pages, malgré les abréviations), reflète certainement l'ampleur des controverses sur la Grâce, à propos de quoi ce verset fut constamment allégué. C'est dire quelles ressources incroyables la lecture attentive de ce recueil exhaustif offrira à toute sorte de chercheurs.

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

Angelo BRELICH, *Tre variazioni romane sul tema delle origini* (Università di Roma : Pubblicazioni della Scuola di Studi storico-religiosi, 2) : Roma, Ateneo, [1955], 127 pages.

On connaît les scandaleuses originalités de toute « histoire » de la religion romaine : incertitude théologique, effacement des mythes, indifférence aux aspects cosmiques. Par un comparatisme dont la maîtrise est hors de contestation, M. G. Dumézil a éclairé les processus de « démythisation ». Par la seule analyse des faits latins, M. A. Brelich fait ici la preuve que nous pouvons saisir des vraisemblances proto-historiques *échelonnées* qui évoquent, sur ces trois points, une Rome moins anormale.

Le premier « Essai » sur « Rome et Préneste : une polémique religieuse dans l'Italie antique », parti de l'hypothèse de travail qu'il aurait pu y avoir opposition fondamentale de divinités poliades entre Préneste, avec sa *Fortuna Primigenia* précosmique, et Rome, avec son Jupiter « cosmique », aboutit à proposer une simple polémique de date historique, quand achevait de prévaloir la domination romaine sur le Latium. Mais le tournant de la preuve est en la similitude des légendes de fondation des deux villes, Caeculus et Romulus représentant le type connu du héros parti du désordre et créateur d'ordre : ainsi se retrouve et reprend son importance un élément mythique latin non historisé. Nous pensons que, sur ce plan, la comparaison entre Préneste et Rome pourrait être généralisée et produire des fruits. La discussion sur Fortuna et Jupiter, des plus suggestives, nous semble recommander (serions-nous plus audacieux que M. A. Brelich?) des conclusions plus amples